

A mes frères, à mes concitoyens : je m'adresse à vous aujourd'hui devant la Société des Nations.

L'heure est grave : la déchéance est toute proche et elle manque de toucher nos tendres patries.

C'est d'abord en Italie, avec la montée du fascisme, ce douloureux poison qui envenime lentement mais qui est fatal. Après votre victoire en 1918, vous avez perdu autant d'hommes et de femmes, que votre économie a été en chute libre : vous vous êtes senti trahis car les promesses de posséder des terres annexes, n'ont pas été tenues. Je comprends ce sentiment et tous sommes solidaires envers vous mais, la haine est-elle la solution ? Votre pays et les nôtres sont au bout de la rupture, alors : devrions-nous tomber dans le piège qui nous est tendu ? Nous devons justement nous unir face aux menaces qui pèsent sur nous, et je dis nous, parce que nous sommes unis et là, est notre force.

En ce qui concerne l'Allemagne et le traité de Versailles, vous prenez Clémenceau, le 1^{er} ministre de la France comme l'un des fautif : pourquoi pointez-vous le du doigt ? Parce que le nazisme vous fait goûter aux fruits amers de la vengeance, mais je le conteste : l'ennemi ici, c'est le fascisme, les anti-républicains. Le manque du travail qui conduit à la pauvreté et alors, à la famine sont des fléaux, certes, mais qui prouvent cependant que la solidarité et la fraternité font encore partis de nos principes. La

Soupe Populaire en Allemagne ou encore la distribution de pains par les soldats en Autriche est la preuve même que notre ennemi, le totalitarisme, ne nous a pas encore abattu. Mais ne crions pas victoire trop vite tout de même. La dévaluation de la monnaie en Allemagne qui amène à ce que les populations doivent donner des piles et des tas de billets pour payer de petits achats est une aberration. Quant à la Marche de la faim qui se déroule en France : elle ne fait que refléter la hausse du chômage. Les Français ne font pas que subir : ils protestent, et c'est cette colère grandissante, ces contestations, qui ravissent les anti-républicains. Pour eux, tout cela est du pain béni. Ils se serviront de cette crise comme preuve contre la démocratie : ils récupèrent la souffrance réelle et profonde, de nos femmes, nos hommes et enfants, dans le seul et unique but de les faire basculer dans la démesure qu'est leur parti politique. N'est-ce pas affreux ? Ils apparaissent comme les sauveurs de la nation, mais sont fondamentalement bien pires que la crise elle-même. Ces rivaux que sont les anti-républicains, se font malheureusement de plus en plus entendre : ils diffusent des tracts pour faire élever leurs voix, et je dois dire que ce triste constat s'observe à la fois en Italie, avec les soutiens de Mussolini qui ne sont autres que les « Chemises noires », cette milice italienne d'anciens soldats de la 1^{ère} Guerre mondiale. On voit également cela en

France, avec la Ligue d'extrême droite. De plus, parce qu'ils ne sont pas que fascistes, les anti-républicains sont aussi xénophobes et racistes. Ils utilisent les noms de politiques juifs et proclament sans aucune honte que la France ne leur appartient pas. Ils disent je cite : « la France aux Français ». Mais qui sont-ils pour dire cela ? Qui sont ces Français dont ils parlent ? Notre devise « Liberté, égalité, fraternité » est-elle ici respectée ? Ceux qu'ils pointent du doigt, qu'ils ne considèrent pas comme Français, sont bien plus Français qu'eux, et je l'affirme. Ce qui nous différencie réellement, ne sont pas nos traits physiques, notre nom ou encore notre religion : c'est bien les valeurs que nous prônons qui font nous unir. Pour venir à l'Espagne, leur désunification dans les années 1920, qui s'établit entre les « intellectuels » et le peuple rural, doit être une preuve suffisante que la menace est bien présente dans ce pays, où la corruption et la falsification des élections sont monnaies courantes.

Tout ce désordre, messieurs, nous pouvons le changer, on peut faire prendre à nos peuples respectifs, une autre voie, une meilleure voie. Nous pouvons le faire et nous devons le faire. Nous devons le faire pour ceux morts au combat, qui se sont battus en faveur de la démocratie, pour nous et nos familles et surtout pour nos enfants et les générations futures, pensons à tous ceux qui nous sommes chères à nos cœurs et nous ne cesserons de nous battre pour la liberté.
Vive la démocratie !